

Études rabelaisiennes, t. LVII, *Varia*. Genève, Droz, « Travaux d'Humanisme et Renaissance », 2019. Un vol. de 97 p.

Le nouveau volume de *Varia* des *Études rabelaisiennes* comprend cinq articles. Anne-Pascale Pouey-Mounou interroge la signification de certains réseaux lexicaux ou, plus exactement, de « séquences phoniques » (p. 7), puisque les procédés de formation lexicale proprement dits (par suffixation ou préfixation) recoupent les équivoques et calembours. Elle se penche sur la récurrence de « mouche », « moine », « cul » et « cagot » dans *Pantagruel* et *Gargantua*. La visée satirique est au cœur des jeux sonores et lexicaux sur les trois derniers termes, qu'il s'agisse de la satire du formalisme monacal ou de l'hypocrisie. L'étude des variations autour de « mouche » est la plus riche et l'on se dit qu'il y aurait un bel article à écrire exclusivement consacré à cet insecte dans toute l'œuvre de Rabelais. P. Pouey-Mounou fournit un grand nombre d'éléments allant en ce sens. Le terme « mouche » est polysémique, puisqu'il peut renvoyer à notre mouche domestique, mais aussi de manière plus spécifique à d'autres insectes, comme le *taon* (« mouche bovine »), la *guêpe* (« mouche guespe », mais Rabelais l'assimile aussi au *taon*) ou l'*abeille* dans certaines expressions (l'expression « rire comme un tas [un microcosme] de mouches », présente par deux fois chez Rabelais, pourrait en ce sens renvoyer au *bruit d'un essaim d'abeilles bourdonnantes*). Mais la « mouche » désigne aussi un *espion*, sens que Rabelais mobilise tout particulièrement. S'ajoute à cela l'existence d'un fameux farceur, « maistre mousche », devenu proverbial au XVI^e siècle. La « mouche » est souvent l'image d'un *parasite* assimilé à la ruse et s'intègre au propos que les deux premiers romans de Rabelais tiennent sur la nécessaire alliance de la force et de la ruse.

Romain Menini fournit une étude remarquable de la présence d'Aulu Gelle dans l'œuvre mais aussi, plus généralement, dans la vie intellectuelle de Rabelais, puisqu'il envisage et nourrit l'hypothèse selon laquelle le Chinonais aurait pu travailler sur les éditions des *Noctes atticae* parues chez Sébastien Gryphe, par deux fois, « très certainement en 1537, et peut-être déjà en 1532 » (p. 22). Effectivement, Rabelais était tout proche des presses lorsque les feuilles d'Aulu Gelle sortirent en ces deux années. Bien qu'il n'y ait pas laissé sa devise d'éditeur, il a très bien pu être le correcteur anonyme, ou un des correcteurs anonymes, ayant œuvré à l'ajout de nouvelles manchettes par rapport à l'édition copiée. Néanmoins, la démonstration pour la parution lyonnaise de 1532 est faussée par le fait que l'édition identifiée comme base de travail de l'impression gryphienne n'est sans doute pas la bonne ; les additions de nouvelles manchettes indiquées par rapport à l'édition parue à Cologne chez Eucharius Cervicornus en 1526 (p. 24-25, notes 17 à 21) proviennent d'une autre édition allemande, également parue en 1526 à Cologne, mais chez Johann Soter (à une exception, la correction marginale, propre à l'édition Gryphe, qui porte sur le début du texte des *Noctes atticae*, XII, 6). C'est donc plutôt avec cette édition qu'il faudrait comparer l'édition gryphienne de 1532 pour réfléchir à l'attribution des nouvelles notes marginales lyonnaises. La démonstration pour l'attribution de la réédition de 1537 est, quant à elle, particulièrement convaincante. Surtout, c'est dans son œuvre que Rabelais se montre fin connaisseur d'Aulu Gelle. R. Menini propose de belles relectures à la lumière des *Nuits attiques* de deux passages : l'épisode de l'écolier limousin et la mention des « febves en gousse » dans le prologue du *Cinquiesme Livre*. Il montre, de manière novatrice, sur un épisode pourtant très commenté, à quel point Rabelais écrit la rencontre avec l'infâme écumeur de latin au croisement d'Aulu Gelle et de Geoffroy Tory, usant finement d'Aulu Gelle pour défendre l'utilisation d'une langue naturelle, alors que tout comme ce dernier, Rabelais a la passion des mots rares et difficilement compréhensibles par tout un chacun. Quant au commentaire des « febves en gousse », il permet à Menini de mettre au jour l'importance de ce symbole métatextuel, image « de l'“idée de la fable” telle que la concevait l'époque de Rabelais : comme un *artificium occultandi*, un art de l'occultation » (p. 42). L'article s'achève sur une très utile « liste des principaux emprunts de

la fiction rabelaisienne à Aulu Gelle » (p. 44-50), le terme *emprunts* devant être entendu en un sens large, de la source avérée aux influences discutables et croisées, en passant par de simples *loci similes* (par exemple, pour le *Tiers Livre*, chap. II, il n'y a pas vraiment d'emprunt à Aulu Gelle, puisque la liste des « loix cœnaïres et sumptuaires des Romains » doit tout à Macrobe, *Saturnales*, III, XVII).

Adrien Mangili compare l'épisode du physétère du *Quart Livre* avec la manière dont Viret use allégoriquement du motif de la baleine. Il en conclut que « les deux auteurs ont des postures épistémologiques et didactiques complètement contraires, bien qu'ils partagent un même socle de références et un même goût pour la polémique » (p. 63). En effet, au-delà de l'épisode du physétère, Mangili relève de nombreux points communs dans les images satiriques employées par les deux écrivains. Cependant, le lecteur des *Dialogues du désordre qui est à présent au monde* reçoit passivement une allégorie clarifiée par l'auteur, tandis que Rabelais se plaît à saturer son épisode d'indices appelant à l'interprétation. Mais cet appel à l'interprétation est aussi en partie un piège adressé au lecteur qui souhaiterait voir le texte comme une simple énigme à la résolution univoque (l'acte herméneutique étant lui-même mis en scène au sein de l'épisode par les réactions des personnages). En définitive, A. Mangili retrouve à travers son étude l'appel à l'interprétation *en sens agile* chère à André Tournon.

Damon Di Mauro propose un rapprochement entre le pantagruélien et la plante nommée *anneda*, qui permit de sauver l'équipage malade et mourant de Jacques Cartier, alors qu'il hivernait à Stadaconé. D. Di Mauro expose les circonstances dans lesquelles la plante a été utilisée et les données historiques de la parution du *Brief recit* de Cartier, antérieur au *Tiers Livre* de Rabelais. Selon lui, « le rapprochement crève les yeux » (p. 68) ; néanmoins, aucun élément vraiment probant ne permet de cautionner une influence concrète de la plante découverte par Cartier sur le pantagruélien, aux emplois et effets multiples, inventé par Rabelais. Si influence il y a, elle n'est que lointaine et relativement difficile à établir par des comparaisons textuelles, alors que l'éloge paradoxal du pantagruélien est nourri d'intertextes divers, dont la présence en filigrane est parfois bien plus manifeste.

Enfin, Claude La Charité analyse l'exemplaire des *Opuscula* de Bembo sortis des presses de Gryphe en 1532, sur lequel est apposé l'ex-libris que Rabelais utilisait vers 1530-1532. Si l'existence de ce livre, conservé à la B.U. de médecine de Montpellier, était connue, les quelques annotations laissées par Rabelais dans les marges n'avaient jamais été commentées. C. La Charité expose l'histoire du volume, passé dans les bibliothèques d'un conseiller au Parlement de Paris qui l'a annoté dans les premières années du XVII^e siècle, puis d'un érudit du XVIII^e siècle, Pierre-Jean Grosley. Ce dernier, en bon bibliophile, a utilisé les pages de garde pour décrire son volume et a indiqué précisément les pages sur lesquelles se trouvaient les notes attribuables à la plume de Rabelais. Ces annotations sont au nombre de sept, auxquelles il faut peut-être adjoindre quelques soulignements, toujours difficiles à attribuer (un soulignement en particulier, sur le sens latin de *St.*, glosé dans la « Briefve Declaration » du *Quart Livre*, attire l'attention). L'étude des annotations, accompagnée de reproductions des pages de l'original autographe, permet de retrouver « certaines facettes importantes de [la] personnalité intellectuelle [de Rabelais], notamment son intérêt pour les humanistes qui ont écrit en langue vernaculaire, son souci de restituer les mots grecs translittérés en alphabet latin ou encore ses réflexes d'homme d'atelier, soucieux de corriger le paratexte ou la disposition fautive de l'édition qu'il a en main » (p. 73). Comme Rabelais était présent dans l'atelier de Gryphe en 1532, année de parution du Bembo, cet exemplaire a peut-être un statut particulier au sein de sa bibliothèque ; C. La Charité se demande donc si les notes marginales ne seraient pas la trace d'un travail de Rabelais « en vue d'une éventuelle réédition qui ne verra cependant jamais le jour » (p. 96).